

Gens de compagnie français en Espagne, routiers espagnols en France pendant la Guerre de Cent Ans

JEAN-PIERRE JARDIN
(*Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3*)

Résumé. Dans cet article, nous nous proposons, à partir de l'évocation de quelques personnalités fortes relevant du monde des « routiers », français ou espagnols, qui ont opté à un certain moment de leur vie pour une aventure guerrière « de l'autre côté des Pyrénées » (quel qu'il soit), de mettre en évidence un schéma synthétique de vie permettant de rendre compte de l'influence de ces aventures individuelles sur l'évolution de la société –ou d'un groupe social particulier, celui de la noblesse- dans les différents royaumes considérés à cette époque troublée que fut la Guerre de Cent Ans.

Mots-clés : Guerre de Cent Ans, France, Castille, Aragon, routiers

Abstract. In this article, we set out, from the evocation of some strong personalities belonging to the world of French or Spanish Companies, who decided at a certain point of their lives to know a war adventure “on the other side of the Pyrenees” (whichever that side could be), to bring to the fore a synthetic outline of life which allows to render the influence of these individual adventures on the evolution of society –or of a social group in particular, the nobility- in all the considered kingdoms in these troubled times called the Hundred Years' War.

Keywords: Hundred Years' War, France, Castile, Aragon, Companies

La Guerre de Cent Ans, qui couvre en réalité, trêves comprises, un peu plus d'un siècle (de 1337 à 1453), a été un « événement » complexe que les historiens n'ont de cesse d'analyser et pour lequel de multiples explications – plus complémentaires que contradictoires – ont été avancées. Une première approche simplifiée permet de la réduire à un conflit de légitimité autour du trône de France, après la disparition de la branche aînée des Capétiens, opposant les rois d'Angleterre, descendants de la dynastie française par les femmes (concrètement, Édouard III était, par sa mère, le petit-fils de Philippe IV le Bel), à d'autres prétendants moins proches sans doute des derniers souverains de cette branche aînée mais présentant l'avantage de s'y rattacher par les hommes, les Valois (descendants d'un frère de saint Louis). Autre avantage des seconds sur les premiers, leur présence au lieu même du pouvoir (Paris), du moins jusque dans les années 1430, alors que les Plantagenêt se voyaient contraints de se faire représenter ou de franchir la Manche chaque fois qu'ils devaient intervenir en France. Cette situation a de multiples conséquences, politiques et militaires mais aussi économiques. Tous les combats de la Guerre de Cent Ans ont en effet pris place sur le continent (et pour l'essentiel en France). De ce fait, que ces combats aient été pour les Français des victoires ou, le plus souvent, des défaites, ils ont entraîné pour eux des pertes économiques beaucoup plus lourdes que pour les Anglais, qui se contentent dans un premier temps d'organiser des « chevauchées » dans le royaume ennemi, au cours desquelles des « corps expéditionnaires » à effectifs réduits ravagent les terres, les villages et les cultures de la riche France. Les rois de la dynastie Valois, qui se retrouvent dans une position défensive, sont contraints d'engager de lourdes dépenses pour lever les troupes nécessaires (dans un monde féodal où il n'existe pas encore d'armée royale à proprement parler), et donc de grever d'impôts des contribuables déjà ruinés par les opérations militaires. On pourra certes objecter que les rois d'Angleterre, eux aussi, doivent payer leurs troupes, mais leurs dépenses sont moindres et, surtout, s'appuient sur des populations échappant aux ravages de la guerre. Ajoutons que cette présentation schématique ne tient pas compte des changements de stratégie ayant pris place au cours du long siècle d'affrontements franco-anglais : la stratégie des « chevauchées » ayant montré ses limites, les Anglais ont ainsi mis en place un mouvement de colonisation de la Normandie qui, à son tour, a été abandonné au terme de quelques années.

Toujours est-il que notre étude se justifie d'abord par la nécessité, des deux côtés, de faire appel à des professionnels de la guerre, aussi bien à ces combattants que l'on appellerait aujourd'hui des mercenaires qu'à ceux que, à l'époque, on désigne par les termes de « compagnies » (on trouve dans les textes du XIV^e siècle l'expression « gens de compaignie »,

reprise dans le titre de cet article) ou de « routiers »¹, qui vivent non seulement de l'argent qu'ils touchent du prince qui les a engagés (lorsqu'ils ont la chance de se trouver un « patron ») mais aussi de tout ce qu'ils peuvent piller et voler dans les terres voisines de celle où ils se sont installés, voire sur cette terre elle-même², et ensuite par les conséquences que la guerre franco-anglaise a pu avoir sur l'histoire des royaumes ibériques péninsulaires, qui ont été amenés bon gré mal gré à choisir leur camp et à lui apporter leur aide.

Commençons rapidement par ce dernier point : tant la France que l'Angleterre ont été amenées à se chercher des alliés en Europe, susceptibles de pallier par leur aide les insuffisances respectives de leurs armées. Parallèlement, certains royaumes, notamment dans la péninsule Ibérique, étaient déjà naturellement portés à apporter leur aide à l'un des deux belligérants. Ainsi en est-il de l'Aragon, adversaire traditionnel de la France dans l'espace méditerranéen, ou du Portugal, lié depuis toujours à l'Angleterre, débouché naturel pour la plupart de ses produits. D'autres royaumes ont une politique surprenante et louvoyante, comme le royaume de Navarre, dont les rois sont certes des Capétiens depuis le début du XIV^e siècle, mais d'une branche (la maison d'Évreux) qui a elle aussi des prétentions au trône de France et qui, de ce fait, joue son propre jeu tout au long de cette période : qu'il nous suffise ici de rappeler la figure de Charles II « le Mauvais » qui, en vérité, ne mérita ce surnom qu'en sa qualité de prince de la famille de France prompt à la trahison, et non en sa qualité de roi de Navarre soucieux de défendre les intérêts de son royaume. Reste le cas de la Castille, dont l'alliance est recherchée du fait de l'importance croissante de sa flotte, qui croise dans l'Atlantique. Le royaume castillan n'a pas de tradition fondamentalement anti-française ou anti-anglaise : que l'on songe par exemple à Alphonse VIII, au tournant des XII^e et XIII^e siècles, épousant Aliénor Plantagenêt, fille du roi Henri II d'Angleterre et de la célèbre Aliénor d'Aquitaine, mais donnant une de ses filles, Blanche, comme épouse au roi Louis VIII de France (ce sera la célèbre Blanche de Castille).

Dans un premier temps, la Castille du roi Alphonse XI (1312-1350) semble pencher pour l'alliance anglaise : le mariage de l'héritier du trône, Pierre, avec Jeanne Plantagenêt, est

¹ « Routiers » est un terme générique, qui a été utilisé tout au long du moyen âge, en concurrence avec des termes plus spécialisés, tels que « Brabançons » (au XII^e siècle, en raison de l'origine géographique de la majorité d'entre eux), « gens de compagnie » (au XIV^e), « écorcheurs » (au XV^e siècle). À l'origine, un routier est simplement un combattant rattaché à une troupe ou « route », mais le terme a très vite pris un sens dépréciatif. Sur cette évolution lexicale et sa chronologie, voir notamment Germain BUTAUD, *Les compagnies de routiers en France (1357-1393)*, Clermont-Ferrand, Lemmeedit, 2012.

² C'est précisément ce dernier point qui distingue les routiers des mercenaires : ces derniers combattent au sein d'une armée régulière, pour un prince qui les rétribue (ce sont des soldats au sens premier du terme) alors que les premiers sont des troupes autonomes, réunies par un « capitaine » qui tient ses hommes grâce à sa valeur militaire, troupes qui, dans une large mesure, s'auto-financent et n'ont d'employeurs que de façon discontinue.

en effet décidé et la promesse a déjà débarqué en Aquitaine, d'où elle doit gagner son futur royaume, lorsqu'elle est brutalement emportée par la maladie, ce qui met un terme à ce projet. C'est un peu plus tard que Juan Alfonso de Alburquerque, favori de la reine Marie de Portugal, veuve d'Alphonse, s'engage du côté opposé en organisant pour le même Pierre, devenu Pierre I^{er} après la mort de son père, un mariage français : le jeune souverain doit épouser Blanche de Bourbon, cousine et belle-sœur du roi Charles V de France. Ce sera chose faite en 1354 mais, trois jours après son mariage, Pierre abandonnera sa femme, qu'il fera emprisonner avant de la faire exécuter en 1361. Cette attitude du monarque sera évidemment condamnée par le roi de France et la famille de Bourbon, mais aussi par la Papauté et même par une bonne partie de la noblesse castillane, qui la jugera anti-chevaleresque. Les historiens actuels considèrent qu'elle est due pour une part, c'est indéniable, au caractère fantasque de Pierre, toujours au bord du déséquilibre mental, mais aussi au fait que la malheureuse princesse a dû se voir contrainte d'avouer à son nouvel époux que le roi de France, qui s'était engagé à verser à la Castille une dot importante, n'avait plus la possibilité de tenir sa promesse, ruiné qu'il était par la guerre ; dès lors, le Castillan n'a pas vu la nécessité de continuer à jouer la comédie, alors même que ses amours l'attiraient dans d'autres parages.

Cette triste affaire explique en tout cas pourquoi la France apportera un soutien sans faille au principal adversaire de Pierre, son demi-frère bâtard Henri de Trastamare, lui assurant une aide financière et militaire constante jusqu'à sa victoire finale en 1369. Le Castillan, de son côté, signe un traité de paix et d'amitié perpétuelle avec la France, que lui-même et ses descendants respecteront jusqu'à ce que la politique des Rois Catholiques se voie dominée par l'hostilité aragonaise envers la France. Inversement, lorsque Pierre aura lui aussi besoin d'alliés dans sa lutte contre Henri, c'est du côté de l'Angleterre qu'il se tournera.

Les deux adversaires recevront en fait le même type d'aide de leurs alliés, l'octroi de troupes destinées à appuyer leur cause respective. Si les compagnies envoyées pour soutenir Pierre I^{er} en 1367 seront composées d'Anglais et de Gascons menés par le prince de Galles (plus connu comme le Prince noir à cause de la couleur de son armure), Edouard, gouverneur de la Guyenne -l'Aquitaine anglaise- au nom de son père, celles que le roi de France et le Pape d'Avignon mettent au service d'Henri sont quant à elles composées pour l'essentiel de Français et de Bretons, menés par le fameux Bertrand Du Guesclin, futur connétable de France, auxquels viennent se mêler des volontaires aragonais. Dans les deux cas, il s'agit en fait de troupes soldées, relevant de ce que l'on appelle alors des Compagnies. Par hasard ou par volonté de symétrie, les troupes françaises qui s'opposeront au Prince noir seront qualifiées de « compagnies blanches » en raison de la couleur apparente de leurs armures sous

le soleil castillan³. Dans un premier temps, c'est précisément à ces hommes que nous allons nous intéresser.

Beltrán de Claquín et ses hommes

L'intervention anglaise en Castille ne sera que ponctuelle et ne laissera pas de traces, d'abord parce que le Prince noir, lorsqu'il constatera après la victoire de Nájera que son allié n'a ni la volonté ni les moyens de tenir les promesses de cession de territoires qu'il avait imprudemment faites lorsqu'il avait réclamé l'aide anglaise, décidera très pragmatiquement de se retirer avec ses troupes, ensuite parce que la défaite finale du roi Cruel ne permet évidemment à aucun aventurier anglais de demeurer dans le royaume et d'y faire souche. Il en va tout autrement des mercenaires français venus avec Du Guesclin, soldats de fortune qui profiteront au mieux des « grâces » d'Henri et viendront apporter un sang nouveau à une noblesse castillane en pleine rénovation.

À tout seigneur, tout honneur. Le premier à recevoir la juste récompense de ses efforts en faveur d'Henri de Trastamare est évidemment Du Guesclin lui-même, le « mosén Beltrán del Claquín » des textes castillans. Il est à noter que cette forme du nom du connétable n'est pas due à la mauvaise compréhension d'un patronyme français par les Castillans : on la retrouve également chez Froissart (sous la forme Claiekin) et, au XV^e siècle encore, dans la « ballade des seigneurs du temps jadis » de Villon, qui évoque « Claquin le bon Breton ». Elle est en fait conforme aux origines supposées de la famille, qui se réclamait d'un roi de Bougie du nom d'Aquin, venu s'installer en Bretagne après la bataille de Poitiers et dont le fils, converti au christianisme, avait reçu de Charlemagne le nom d'Olivier du Glay Aquin, du nom du château du Glay, édifié par son père entre Cancale et la pointe du Grouin. Au cours des siècles, le nom s'était successivement transformé en Waglip [*sic*], Guarlip [*re-sic*], Clakin (forme connue de Froissart, Ayala et Villon) et, pour finir, Guesclin. L'histoire prête à sourire ; pourtant,

le plus remarquable est que Bertrand semble avoir accordé quelque crédit à ces billevesées étymologiques : lors de sa dernière expédition d'Espagne, il aurait songé à débarquer en Barbarie pour revendiquer son « héritage »⁴.

³ Une première « Compagnie blanche » (*Compagnia bianca*) s'est fait connaître en Italie du Nord en 1361 ; constituée pour l'essentiel de combattants anglais, elle a écrasé en 1363 la « Grande Compagnie » de l'Allemand Werner von Urslingen, qui existait depuis 1342.

⁴ Philippe CONTAMINE, « Bertrand Du Guesclin, la gloire usurpée ? », In : Collectif, *La guerre de Cent Ans*, Paris, Fayard/L'Histoire, 2012, p. 228-229.

Peut-on considérer le futur connétable de France comme un simple routier ? La question peut se poser, en France surtout, où l'école de la III^e République a fait du chevalier breton un modèle de fidélité et de patriotisme (français). Reconnaissons d'emblée que l'idée même de patriotisme est parfaitement anachronique au XIV^e siècle : Du Guesclin n'a été ni un « patriote » français ni, comme l'affirment certains nationalistes bretons, un « traître » à sa véritable patrie, qui aurait été la Bretagne. Pour reprendre le jugement de Jean Markale, qui appartient plutôt aux auteurs hostiles à Du Guesclin,

puisque l'époque était aux « grandes compagnies », puisque la guerre était une affaire comme une autre, Bertrand loua ses services à ceux qui payaient bien. Les Français payaient mieux que les Anglais, et c'est là l'origine de son patriotisme⁵.

Le jugement peut sembler sévère, mais il est loin d'atteindre la violence de celui d'Edouard Perroy qui, à une époque où les historiens français encensaient tous le connétable, n'hésitait pas à écrire que celui-ci était un

médiocre capitaine, incapable de gagner une bataille ou de mener à bien un siège de quelque envergure, tout juste bon à galvaniser les bandes de routiers pillards, qui reconnaissaient en lui leur maître, tout bouffi de son importance et pointilleux par surcroît d'honneur chevaleresque⁶.

Au-delà de son agressivité excessive, l'opinion de Perroy a l'avantage de nous ramener à notre interrogation initiale. Pour l'historien, il ne fait aucun doute que le Breton appartient au monde des routiers, qualifiés avec un certain mépris de « pillards » sans qualités militaires. Mais il nous faut ici souligner que Du Guesclin lui-même se réclamait du monde des Compagnies, comme le prouve sa réponse virulente aux critiques que lui avait adressées l'un de ses alliés du moment :

En 1368, le seigneur de la Voulte osa critiquer le futur connétable sur la violence de ses troupes. La réponse qui lui fut faite le 5 juillet 1368, de Maillane, est particulièrement cinglante. Non, Du Guesclin ne reniait pas ses hommes mais se rangeait à leurs côtés : « Et de ce que vous nous appelez gens des Compagnies, nous sommes petits compagnons qui, avec l'aide de Dieu, auront droit de vous si vous nous avez fait tort ». Pour bien le faire comprendre, il menaçait son interlocuteur : « Dès que vous serez hors du service de monseigneur d'Anjou, tout le dommage que je pourrai, je vous le porterai et à toutes vos terres et à tous vos biens ». Quant aux Provençaux, bien sûr : « tout le déplaisir que nous pourrions leur faire, nous le ferons, qu'il vous plaise ou non ». S'il fut toujours loyal au roi de France et au duc d'Anjou, Bertrand Du Guesclin avait bien la férocité d'un routier dans les années 1360⁷.

⁵ Jean MARKALE, *Les Celtes et la civilisation celtique. Mythe et histoire*, Paris, Payot, 1999, p. 331.

⁶ Edouard PERROY, *La guerre de Cent Ans*, Paris, Gallimard, 1945, rééd. 1977, cité par P. CONTAMINE, « Bertrand Du Guesclin... », art. cit., p. 217-218.

⁷ G. BUTAUD, *Les compagnies de routiers en France...*, op. cit., p. 54.

De fait, cette même année 1368, le Breton sera excommunié par Urbain V comme capitaine « d'une certaine race de gens d'armes détestable et perverse appelée compagnie ». Quant à son action en Espagne, elle reste entachée des doutes qui pèsent sur son rôle exact dans la mort de Pierre I^{er}. Selon le chroniqueur Pero López de Ayala, en effet, c'est à lui que le souverain assiégé s'est adressé (par le biais d'une connaissance commune) pour obtenir de l'aide –contre toute une série de dons-, et c'est lui qui, avec l'approbation d'Henri de Trastamare (et sur son ordre), a feint d'accepter cette demande de Pierre pour mieux l'attirer dans un piège : amené de nuit dans la tente du Breton, le roi sera vite rejoint par son demi-frère, armé de pied en cap ; les deux frères ennemis se jetteront l'un sur l'autre pour un corps-à-corps fatal. Dès le XV^e siècle, il se trouvera des auteurs pour attribuer à Du Guesclin le fameux coup de pied qui permit à Henri de prendre le dessus sur son frère, qui jusque-là se montrait le plus fort, et de le poignarder ; auparavant, ce coup de pied était –sans doute de façon plus exacte- attribué au vicomte catalan de Rocaberti, mais on ne prête qu'aux riches ! Ce sera l'occasion de mettre dans la bouche du futur connétable de fières paroles, parfaitement apocryphes comme la plupart des paroles historiques : « *No quito ni pongo rey, ayudo a mi señor* – Je ne fais ni ne défais de roi, j'aide mon seigneur. »

Même si Ayala propose un récit plus historique des faits, il est indéniable qu'il se sent mal à l'aise face à l'action de Du Guesclin, qu'il juge peu chevaleresque. Certes, il insiste sur le fait que le Breton s'est tout de suite refusé à accomplir quoi que ce soit qui fût « contre le service du roi Henri », ce qui aurait été considéré comme un acte de trahison, et a souligné face à ses parents et amis, qu'il a réunis en conseil dès qu'il a eu connaissance de l'offre de Pierre

que en ninguna manera del mundo él non faría tal cosa, seyendo el rey don Pedro enemigo del rey de Francia, su señor, e eso mismo del rey don Enrique, a cuyos gajes e sueldo él estaba en su servicio⁸.

Malgré cela, le chroniqueur castillan se sent obligé de conclure son récit en indiquant brièvement que « ceux qui eurent vent de cette décision ne jugèrent pas que cela fut bien fait » et en faisant peser la responsabilité de cette mauvaise action sur les proches de Du Guesclin. Quelques années plus tard, Chaucer dans ses *Contes de Canterbury* attribuera à égalité la responsabilité de l'assassinat de Pierre à Du Guesclin (évoqué à travers une description de ses

⁸ Pero LÓPEZ DE AYALA, *Crónicas*, ed. José Luis Martín, Barcelona, Planeta, 1991, p. 432. On voit clairement ici comment se structurent les liens de fidélité que se reconnaît le Breton : le roi de France est son suzerain, le comte de Trastamare son « patron ».

armoiries) et à son cousin Olivier de Mauny, qualifié d'Olivier-Ganelon (Genylon-Olyver)⁹. Froissart, quant à lui, qui n'était pas présent sur le terrain à la différence d'Ayala, évacue totalement de son récit le personnage de Du Guesclin et attribue toute la responsabilité de l'arrestation de Pierre (qui n'est plus la conséquence d'un piège) à un autre routier français, dont nous reparlerons, Pierre le Bègue de Villaines¹⁰.

Bertrand Du Guesclin avait donc bien mérité de la reconnaissance d'Henri de Trastamare et, de fait, celui-ci ne se montra pas ingrat. Le Breton aurait pu, après la victoire de son « patron », devenir l'un des piliers de la noblesse castillane : après l'avoir fait duc de Trastamare –alors que le roi lui-même n'avait porté que le titre de comte- dans les années 1366-1367, Henri II lui donna en effet en 1369 le titre de duc de Molina, « donation faite à la condition que son bénéficiaire demeurerait au service du nouveau roi de Castille »¹¹. Du côté aragonais, Du Guesclin avait aussi reçu le titre de comte de Borja, ville qu'il s'était chargé de reprendre à Pierre I^{er} pour le compte de Pierre IV. Ces titres s'accompagnaient de diverses donations (villes de Soria, Almazán, Atienza, Monteagudo, Deza et Serón...) correspondant aux promesses faites par Pierre I^{er} lorsque ce dernier avait cru pouvoir compter sur l'aide de Du Guesclin. Le Breton, déjà titré en France, puisque le roi l'avait fait comte de Longueville en 1364 –même s'il avait dû promettre l'année suivante de se dessaisir de son comté en échange de l'avance consentie par Charles V pour le paiement de sa rançon-, préféra finalement quitter la Péninsule et abandonner ses possessions castillanes pour reprendre du service auprès de son suzerain le roi de France, qui le fera connétable en 1370 et lui accordera l'insigne honneur d'être enterré dans la basilique de Saint-Denis, parmi les membres des diverses dynasties royales. Philippe Contamine explique ce choix de vie par la situation familiale de Du Guesclin :

Il apparaissait comme un pur militaire, d'autant moins soucieux de se créer une véritable puissance territoriale qu'il n'avait pas de descendant légitime direct¹².

Signalons en revanche que le futur connétable a eu une descendance illégitime en Castille : de ses amours avec une mystérieuse dame de Soria dont on ne connaît pas le nom mais dont on suppose qu'elle appartenait à la famille Torres sont nés, semble-t-il, deux fils, dont l'un, appelé Beltrán, serait à l'origine du lignage des marquis de Fuentes, tandis que

⁹ Godfrey CHAUCER, *The Canterbury Tales* / Godofredo CHAUCER, *Los cuentos de Canterbury*, introd., cronología, bibliografía, notas y traducción inédita de Pedro Guardia, Barcelona, Bosch, 1987, p. 484-487.

¹⁰ Jean FROISSART, *Chroniques. Tome IV (1360-1369) : Don Pèdre de Castille*, traduit de l'ancien français par Nathalie Desgrugillers, Clermont-Ferrand, Paleo, 2004, p. 245-248.

¹¹ P. CONTAMINE, « Bertrand Du Guesclin... », art. cit., p. 222.

¹² *Ibid.*, p. 232.

l'autre, dont on ne connaît pas même le prénom, compterait parmi ses descendants García de Torres, archevêque de Burgos¹³.

Du Guesclin n'est pas le seul routier à recevoir des mains d'Henri II la juste récompense de ses services. Sans prétendre à l'exhaustivité, Pero López de Ayala énumère quelques-unes de ces donations :

E dio a mosén Olivier de Manny, su primo del dicho mosén Beltrán, a Ágreda, e al Besgue de Villanes a Ribadeo, e fizole conde, e casóle con una su parienta de los Guzmán. Otrosí dio a mosén Arnao de Solier, que decían Limosín, a Villalpando. E dio a mosén Iofre Rechon, bretón, a Aguilar de Campos¹⁴.

On pourrait ajouter à cette liste l'octroi du titre de duc de Medina Celi à Bernard de Béarn, bâtard du comte de Foix Gaston III Phébus, qui refonda la famille De La Cerda en épousant la dernière descendante du lignage. La liste n'est certainement pas close.

Parmi ces bénéficiaires des grâces du roi de Castille, certains finirent par ressentir une forme de nostalgie et par abandonner la Castille pour revenir mourir dans leur royaume natal : c'est le cas, en particulier, du Bègue de Villaines, qui finit par vendre son comté de Ribadeo à Ruy López Dávalos et put ainsi acquérir en 1401 le « royaume » d'Yvetot, en Normandie. D'autres, en revanche, firent le choix inverse et décidèrent de s'ancrer dans leur nouveau royaume. Ce fut le cas du Bâtard de Béarn, mais aussi d'Arnaud Solier, ancien valet d'armes dont la trajectoire vitale est particulièrement originale :

Frère d'armes de Louis Roubaud [ancien familier du seigneur de Clermont-l'Hérault, dont il dirigea la maisonnée], celui-ci l'avait humilié et chassé quand il avait découvert qu'il avait couché avec sa compagne. Le Limousin alla retrouver son ancien seigneur, le sire de la Voulte, et lui permit de surprendre Louis Roubaud. Sa mauvaise réputation le suivait cependant toujours. On sait que les habitants du Puy-en-Velay, quand il passa un jour dans leur ville, l'agressèrent et le dépouillèrent de tous ses biens. Il put obtenir un dédommagement en 1367. Sa chance fut d'être remarqué par Henri de Trastamare qu'il servit en Castille et dans son exil dans le Midi de la France. Il en fut récompensé en 1369 par la seigneurie de Villalpando, où il fit souche, sans couper totalement les ponts avec la France puisqu'il participa en 1373 à la bataille de Chizé. Il mourut comme maréchal de l'ost de Castille face à l'armée portugaise à la bataille d'Aljubarrota (10 août 1385)¹⁵.

Ce n'est pas tout : Arnaud Solier avait une fille, María –ou Marie, puisqu'elle était née à Limoges, avant l'installation de son père en Castille ; elle épousa Juan Fernández de Velasco, qui fut à l'origine de l'essor de ce lignage qui existait déjà au XIII^e siècle mais dont

¹³ Micheline DUPUY, *Du Guesclin*, Paris, Perrin, 1999, p. 268. Ces renseignements sont sujets à caution : le seul García de Torres recensé dans les listes épiscopales burgalaises semble avoir été évêque de Burgos entre 1327 et 1348, c'est-à-dire *avant* l'arrivée de Du Guesclin en Castille !

¹⁴ P. LÓPEZ DE AYALA, *Crónicas*, *op. cit.*, p. 442-443.

¹⁵ G. BUTAUD, *Les compagnies de routiers en France*, *op. cit.*, p. 68-69.

il accrut considérablement le patrimoine, avant de mourir à cinquante ans en 1418. María et Juan Fernández seront les parents du célèbre « bon comte de Haro », Pedro Fernández de Velasco, sur qui sa mère –qui survécut de longues années à son époux- eut une forte influence. Parfaitement intégrés à la noblesse castillane, les Solier avaient pour armes une croix pattée d'azur sur fond d'argent.

La trajectoire d'Arnaud Solier est particulièrement significative d'une époque où la noblesse castillane était en plein renouvellement, un renouvellement marqué par la disparition des lignages de la haute noblesse, ou des branches aînées de celle-ci, au profit des « lignages émergents » de la petite noblesse, des branches cadettes ou même bâtardes des anciens lignages, des « chevaliers urbains » qui, à l'origine, ne faisaient pas partie de la noblesse et, pour finir, de quelques aventuriers européens, nobles ou non, qui eurent l'occasion de montrer leurs vertus dans les multiples guerres du XIV^e siècle et, en particulier, dans les combats de la guerre civile des années 1366-1369. Ces circonstances exceptionnelles expliquent que les cas d'intégration des routiers français dans la noblesse castillane soient sensiblement plus nombreux que les exemples d'intégration des routiers espagnols venus combattre en France au siècle suivant, auxquels nous allons à présent nous intéresser.

Routiers espagnols en France

Le nombre de combattants espagnols en France pendant la guerre de Cent Ans est plus élevé qu'on ne l'imagine couramment, notamment à cause du rôle joué par Charles II de Navarre au cours de la première partie du conflit : les troupes navarraises ont été très actives dans diverses parties du royaume, et tout particulièrement en Normandie, le roi de Navarre appartenant en fait à la maison d'Évreux. Dans les années 1363-1365, l'une des grandes confédérations de routiers, contingent hétérogène formé d'Anglais, de Gascons et de Navarrais, ravageait la région de La Charité-sur-Loire au service du roi de Navarre. Le traité signé le 6 mars 1365 entre Charles II et Charles V de France, qui prévoyait l'évacuation de plusieurs forteresses tenues par des routiers, libéra nombre de ceux-ci et fut cause que le roi de France et le Pape conçurent deux plans successifs de croisades pour les occuper, l'une contre les Turcs de Hongrie (un échec) et l'autre contre les Sarrasins de Grenade, incluant au passage le renversement de Pierre I^{er} au profit d'Henri de Trastamare.

Certes, toutes les troupes navarraises n'étaient pas composées de routiers, même si elles se rapprochaient de ces derniers par leur propension à vivre du pillage des régions qu'elles occupaient. Peu de ces combattants ont laissé leur nom dans l'histoire : relevons tout

de même que parmi les routiers au service du Prince noir en 1369, on relève le nom de deux capitaines navarraïss, Ochusco de la Sague et Hortingo de Saraburu.

On peut supposer que ces routiers reçurent la juste récompense de leurs services, même si l'exemple de l'un des capitaines les plus connus à cette époque, Seguin de Badefol, qui passa en 1364 du service de l'Angleterre à celui du roi de Navarre, prouve que la gratitude n'était pas forcément la principale des vertus royales : s'étant rendu en Navarre pour réclamer le paiement de ses services avant de partir pour la croisade, le routier y mourut empoisonné en février 1366. Charles II se montra en l'occurrence digne de sa réputation.

Du côté castillan, le plus célèbre des routiers fut évidemment Henri de Trastamare lui-même, qui dans les années 1361-1362 guerroya en Provence et en Languedoc, à la tête d'une petite armée connue comme « la compagnie des Espagnols », au service du roi de France. Lors de son second exil, après la défaite de Nájera en 1367, Henri renoua avec la vie de capitaine de routiers et harcela les garnisons anglaises du Rouergue en compagnie d'Arnaud Solier et de Sylvestre Budes –c'est sans doute à cette époque qu'il repéra les qualités du premier nommé, qu'il récompensa par la suite. Le roi de France lui confia la garde de la forteresse de Peyrepertuse, et qui sait s'il n'aurait pas fini par s'enraciner dans le royaume capétien, s'il ne s'était forgé un destin plus glorieux.

Pour l'heure, nous nous intéresserons à deux capitaines de routiers issus de la génération suivante, qui furent actifs dans la première moitié du XV^e siècle. L'un était castillan, l'autre aragonais, le premier se mit au service du roi de France, l'autre au service de l'Angleterre puis de la Bourgogne. Le premier, le plus connu sans doute, malgré le sous-titre de l'ouvrage qui lui a été récemment consacré¹⁶, n'est autre que Rodrigue de Villandrando (1378 ou 1388-1448), qui finit sa vie comte de Ribadeo ; le second est connu comme François de Surienne, dit l'Aragonais, et sa vie comporte encore une part de mystère¹⁷. Chacun de ces deux personnages mériterait qu'on lui consacre un article entier ; nous ne proposerons ici qu'une brève synthèse destinée surtout à comprendre les raisons de leur engagement comme capitaine de routiers dans l'un ou l'autre des deux camps en présence, et ce qu'ils y ont gagné.

¹⁶ Fernand MONATTE, *Rodrigue de Villandrando. L'oublié de la guerre de Cent Ans (1388-1448)*, Paris, L'Harmattan, 2013. Malgré ce sous-titre, Villandrando a fait l'objet de plusieurs études au XIX^e siècle : deux de Jules QUICHERAT (*Vie de Rodrigue de Villandrando, capitaine de compagnie sous Charles VII*, Paris, Firmin Didot, 1845 et *Rodrigue de Villandrando, l'un des combattants pour l'indépendance de la France au XV^e siècle*, Paris, Hachette, 1879) et la troisième d'Antonio María FABIE (*Don Rodrigo de Villandrando, conde de Ribadeo. Discurso leído en la Junta pública de aniversario de la RAH*, Madrid, Imprenta y fundición de M. Tello, 1882). Pour notre part, nous avons consulté les ouvrages de Fabié et Monatte.

¹⁷ Sur ce personnage, l'ouvrage de référence est celui d'André BOSSUAT, *Perrinet Gressart et François de Surienne, agents de l'Angleterre ; contribution à l'étude des relations de l'Angleterre et de la Bourgogne avec la France sous le règne de Charles VII*, Paris, Droz, 1936. Malheureusement, nous n'y avons pas eu accès, et nous avons dû nous contenter d'informations de seconde main, souvent succinctes.

Rodrigue de Villandrando, par son père, appartient à la petite noblesse castillane (les Villandrando sont un lignage de chevaliers) ; il semble que la famille ait eu une branche française, dite « de Villandraut », à laquelle certains ont voulu rattacher, à tort, le pape Clément V (Bertrand de Goth)¹⁸ ; par sa mère, il se rattache à l'une des familles de ce que l'on a coutume d'appeler l'oligarchie urbaine, originaire de Palencia mais solidement enracinée à Valladolid, les Corral¹⁹. Son frère cadet, Pedro de Corral, est l'auteur de la célèbre *Crónica Sarracina* et est de ce fait plus connu peut-être que Rodrigue, avec lequel il ne semble plus avoir de contact après 1431. Il est à noter que Pierre Le Bègue de Villaines, dont nous avons parlé, est le grand-oncle de notre personnage : si cela ne justifie aucunement le titre que Rodrigue reçut en 1431 pour les services rendus à la couronne –sa grand-mère avait certes protesté contre la vente du comté de Ribadeo par son frère, mais la justice n'avait pas pris en compte cette réclamation, et Villandrando aurait pu recevoir un tout autre titre-, cela peut en revanche expliquer le choix de la France comme terrain d'aventures par le jeune chevalier. La carrière militaire de Villandrando peut se diviser en deux grandes périodes : de 1410 à 1439, c'est en France qu'il se fit connaître, comme capitaine de routiers au service du Dauphin, devenu en 1422 le roi Charles VII ; de 1439 à sa mort, il vécut en Castille, où il servit fidèlement le roi Jean II.

Comme routier, son principal exploit reste la victoire d'Anthon, qu'il remporte en 1430 contre le prince d'Orange. Cette victoire lui vaut d'être fait « écuyer de l'écurie du roi », puis conseiller et chambellan du souverain ; l'année suivante, le roi lui octroie les seigneuries de Pusignan et de Talmont. En 1436, lui, ou du moins ses hommes, participent à la prise de Paris. En 1437, le Castillan, qui avait auparavant pris part à la « guerre des deux évêques » d'Albi avec ses huit mille hommes à la demande de Charles de Bourbon, perd la confiance du roi de France, qui le bannit du royaume. Il passe en Guyenne anglaise et continue à se battre au nom du roi, parvenant aux portes de Bordeaux, sans prendre la ville. En 1439, Charles VII, ayant la volonté de mettre un terme aux exactions des gens de guerre, réforme l'armée en créant les « compagnies d'ordonnance ». C'est alors que Villandrando quitte définitivement la France, où il laisse l'image d'un capitaine respecté de ses hommes mais grandement craint des populations qui doivent subir ses exactions et pillages. Même F. Monatte, qui a incontestablement un parti-pris de sympathie pour son personnage, reconnaît le côté

¹⁸ Béraud de Goth, père de Clément V, épousa en premières noces une jeune femme appartenant, paraît-il, au lignage des Villandraut ; mais le futur pape serait le fils d'un second mariage.

¹⁹ Cet enracinement *vallisoletano* a valu à notre personnage d'être étudié par Adeline RUCQUOI dans *Valladolid en la Edad Media*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1987, vol. II : *El mundo abreviado (1367-1474)*, p. 197-198. Contrairement à F. Monatte, A. Rucquoi accepte 1378 comme date de naissance de Villandrando.

implacable de Villandrando lorsqu'il écrit, à propos de sa campagne dans le Rouergue en 1433 :

Malheur à celui qui laissait une dette impayée au comte de Ribadeo ! Il était irrémédiablement attaqué pour être mis à contribution. Et de fait, Rodrigue semble avoir toujours conservé en réserve quelques-uns de ces impayés, en justification de ses éternels mouvements de pillage²⁰.

Si Villandrando reçoit le titre de comte de Ribadeo en 1431, alors qu'il est en France depuis plus de vingt ans, c'est en reconnaissance pour les services qu'il rend dans le cadre de l'alliance entre la France et la Castille, mais c'est aussi et surtout pour éviter de le voir céder aux « appels du pied » du roi d'Aragon, qui essaie de se rapprocher de ce redoutable capitaine dans l'espoir de préserver ainsi ses terres du Roussillon. On reconnaît derrière cette décision la politique habile d'Álvaro de Luna. Fin 1438, Villandrando attaquera même le Roussillon pour des raisons qui restent obscures mais qui répondent peut-être au désir du même Álvaro de Luna de créer une manœuvre de diversion destinée à détourner le roi d'Aragon des affaires castillanes.

En Castille, Villandrando sera surtout connu pour l'épisode au cours duquel, en 1441, en se faisant passer pour le roi de Castille, il parviendra à sauver un hôpital tolédan menacé par les troupes de l'infant Henri d'Aragon. En récompense, il obtient le double privilège pour lui et pour ses descendants de manger avec le roi le jour de l'Épiphanie et de recevoir le vêtement porté par le souverain ce jour-là. Dans ses dernières années, le comte de Ribadeo, resté fidèle au roi –plus qu'à Álvaro de Luna, ce qui lui permet de conserver ce qu'il a reçu du pouvoir même lors des périodes de disgrâce du connétable-, se bat aux côtés de Jean II, même si, l'âge venant, il semble de moins en moins actif. Le dernier combat auquel il participe est, en 1446, la bataille d'Atienza.

Avant de le quitter, il nous faut dire un mot de sa politique matrimoniale, qui est à l'image de l'importance croissante qu'il prend au sein du groupe nobiliaire : sa première femme Marguerite, épousée en France, appartient à la famille de Bourbon, mais elle n'est qu'une fille naturelle du comte de la Marche. Il en aura trois enfants, dont un fils qui héritera de toutes ses possessions françaises. Revenu veuf en Castille, il épouse en secondes noces Beatriz de Zúñiga, s'alliant ainsi à l'une des plus puissantes familles de la noblesse castillane. Il est clair que ses activités militaires ont métamorphosé, à ses yeux et aux yeux des autres nobles, le modeste chevalier de Valladolid. Son destin, comme l'écrit Adeline Rucquoi, est à la fois exceptionnel et exemplaire, « comme le sont toutes les histoires de pauvres chevaliers

²⁰ F. MONATTE, *Rodrigue de Villandrando, op. cit.*, p. 190.

qui accédèrent aux honneurs les plus élevés et à un beau mariage grâce à leurs talents et à leur valeur militaire »²¹.

Ajoutons pour finir que la carrière militaire n'a pas été la seule voie suivie par le comte de Ribadeo dans l'espoir de s'élever dans la société : cet homme décidément très actif s'est constitué une petite flotte privée et a su négocier avec le roi Jean II l'autorisation, pour l'un de ses navires, de commercer avec l'Angleterre, et ce quasi-monopole a évidemment contribué à son enrichissement !

Finissons donc cette galerie de portraits, comme nous l'avions annoncé, par l'évocation d'un homme auréolé de mystère : François de Surienne, dit « l'Aragonais ».

Notre homme est né vers 1398, et son surnom dit assez ses origines géographiques. Mais bien des mystères demeurent quant à ses origines familiales. Le nom même du personnage pose problème : il ne « sonne » pas espagnol et il faut donc supposer qu'il a été francisé. Plusieurs auteurs avancent l'hypothèse que la forme originale de ce nom était « Soriano », ajoutant qu'il s'agit là d'un toponyme aragonais. Mais aucun lieu, en Aragon (entendu au sens large), ne se nomme Soriano. Bien sûr, il pourrait s'agir de l'adjectif formé sur Soria, mais outre que Soria est en Castille, on voit mal pourquoi ses contemporains auraient introduit une particule devant un adjectif. Le seul toponyme se rapprochant de Surienne est, en Catalogne, le nom de la ville de Ciurana ou Siurana, près de Figueras. Par métathèse, on pourrait facilement passer de Siurana à Suriana et, en francisant la finale, à Surienne. Il ne s'agit bien sûr que d'une hypothèse qui demande confirmation. Quant à l'identité de son père, elle varie selon les auteurs : pour les uns, il est le fils d'un certain Jean l'Aragonais de Surienne, grand chambellan du duc de Bourgogne décédé après 1423. Mais d'autres, avec la même assurance, le donnent pour fils de Juan Domingo Borja et de Francisca Martí, ce qui ferait de lui le frère du pape Calixte III et l'oncle d'Alexandre VI Borgia. L'hypothèse prête à sourire et elle n'a pour elle que de figurer dans un dossier monté – à une époque indéterminée – par la famille Aux Épaules, une famille de la petite noblesse normande, dont les origines remonteraient au X^e siècle et dont l'un des membres a épousé Jeanne, la fille de Surienne. Cependant, il est un fait qui laisse supposer que Surienne était peut-être bel et bien issu d'un lignage prestigieux en Aragon : lorsque, après la prise de Fougères dont nous allons reparler, le routier sent le vent tourner, il se réfugie avec sa famille sur ses terres aragonaises (il n'avait donc pas rompu avec la terre de ses ancêtres, ce qui surprend si son père, déjà, était au service de la Bourgogne) et, surtout, il obtient du roi Alphonse V que celui-

²¹ A. RUCQUOI, *Valladolid en la Edad Media, op. cit.*, II, p. 197 (c'est nous qui traduisons).

ci intervienne en sa faveur auprès du roi de France. Le souverain serait-il intervenu aussi facilement si Surienne n'avait été qu'un aventurier d'extraction modeste ?

S'il était mort le 24 mars 1449, l'Aragonais serait passé à l'histoire comme un brillant capitaine de routiers dont la réputation se devait essentiellement à ses capacités en matière de siège : surnommé pour cette raison Polyorcète, lui-même se vantait d'avoir pris trente-deux villes ou forteresses. Il avait commencé sa carrière dans la compagnie de Perrinet Gressart, capitaine de La Charité-sur-Loire, dont il avait épousé la nièce, Etiennette de Greseville. Dès 1432, il perdit la confiance de Gressart, qui déshérita sa nièce, peut-être parce que Surienne était demeuré fidèle aux Anglais, alors que Perrinet Gressart avait abandonné leur cause. Jusqu'en 1437, l'Aragonais tient Montargis, ville à partir de laquelle il ravage l'Ile-de-France.

Très conscient de ses intérêts, il engage alors des négociations avec Xaintrilles, qui lui promet au nom de Charles VII la charge de bailli de Saint-Pierre-le Moûtier et une solde de 12000 réaux d'or s'il se rallie à la cause française. Parallèlement, Surienne négocie avec les Anglais et en 1438, il est renouvelé dans sa charge de capitaine de la ville et du château de Montargis. Finalement, il reçoit par l'intermédiaire du Bâtard d'Orléans la somme promise par Xaintrilles et quitte la ville, demeurant cependant au service des Anglais Talbot et York. Il reçoit alors la garde du château de Verneuil et tente de s'établir en Normandie : il compte pour cela sur l'amitié du duc de Gloucester pour son fils, qu'il a envoyé en Angleterre et qui se trouve alors dans l'entourage de ce membre de la famille royale, et sur le mariage de ses filles avec des membres de vieilles familles de la noblesse normande (dont la famille Aux Épaules). Poursuivant ses activités de pillage, il en est récompensé par la dignité de chevalier de l'Ordre de la Jarretière, la charge de conseiller du roi Henri VI, avec à ce titre une pension de mille livres par an, de nombreuses autres pensions et le château de Porchester, ce qui le convertit en vassal du roi d'Angleterre.

Mais arrive le 24 mars 1449 et ce qui sera le siège de trop. À cette époque, Anglais et Français ont signé une trêve, ce qui n'empêche pas les Anglais de programmer une opération destinée à faire pression sur le duc de Bretagne, fidèle soutien du roi de France, et à l'obliger à libérer son frère Gilles, qui a été incarcéré à cause de son anglophilie militante. L'opération est confiée à Surienne, qui choisit de prendre d'assaut l'une des villes les plus riches du duché, dont il connaît les faiblesses de la garnison, la ville de Fougères. Centre de production de draps, la ville a bénéficié de la relative neutralité de la Bretagne et, paradoxalement, des déprédations des Anglais en Basse Normandie : de nombreux réfugiés s'entassent en effet entre les murs de cette ville fortifiée et favorisent le développement de l'économie locale. La

prise de Fougères rapportera de fait, selon les chiffres les plus crédibles, près de deux millions de livres à Surienne et à ses hommes. Elle leur rapportera aussi une réputation des plus détestables : la prise de la ville, qui s'est accompagnée comme il se doit de nombreux meurtres, pillages et viols, s'est effectuée de nuit, pendant la période de Carême, à la veille de l'Annonciation –circonstances que l'on peut qualifier d'aggravantes mais qui à elles seules ne suffiraient pas à expliquer la réaction négative qui suit l'événement- et, surtout, en pleine trêve. Tous les chroniqueurs de l'époque dénoncent de ce fait la félonie des Anglais, le grand bedeau de l'université d'Angers rédige même un poème de circonstance, connu comme la « ballade sur la prise de Fougères », constitué de huit strophes dont la première suffit à saisir la tonalité générale :

Anglois, Anglois, chastiez vous,
De l'ung promettre et l'autre faire,
Qui la treve avez comme foulz
Rompue pour Fougieres forfaire.
Mais David pria Dieu deffaire
Ceulx qui veulent guerre et non paix,
L'on doit juger selon les faictz²².

Devant les protestations officielles du duc de Bretagne et du roi de France, les Anglais désavouent l'action de Surienne, mais se refusent à rendre la ville, que le routier et ses hommes vont occuper pendant plusieurs mois. Finalement, l'ancien assiégeant devient l'assiégé, mais une épidémie qui se déclare aussi bien chez les routiers que parmi les troupes franco-bretonnes oblige le duc de Bretagne à engager des négociations avec l'Aragonais qui, dans un premier temps, a cette fière réponse : « J'ai pouvoir de prendre, et non de rendre ». La faiblesse numérique de ses troupes l'oblige cependant à évacuer la ville en novembre 1449 ; l'accord passé entre le duc de Bretagne et les routiers autorise ceux-ci à sortir en emportant « chacun un fardeau devant eux et non aultrement »²³.

La prise de Fougères a de fâcheuses conséquences pour la ville, qui est à ce point saccagée et ruinée qu'elle obtient du duc de Bretagne une exemption des tailles et subsides pour les vingt années suivantes, mais aussi pour l'Angleterre et pour Surienne. Pour l'Angleterre d'abord, parce que cette forfaiture est à l'origine de la reprise des hostilités qui

²² Robert REGNAULD, *La ballade de Fougères que les Anglois anciens ennemis prindrent pendant et durant les tresves comme parjure*, In : Daniel Heudré (éd.), *Fougères, miroir des écrivains*, Rennes, Rue des Scribes Éditions, 1995, p. 32.

²³ Sur les détails de cette affaire, on peut consulter GILLOT (colonel), « La prise du château et de la ville de Fougères en 1449 », In : Id., *Fougères. Heures épiques, heures tragiques – Épisodes de son histoire*, Rennes, Imprimerie bretonne, 1961, p. 9-38. Le nom de Surienne a été postérieurement donné à l'une des tours ajoutées aux murailles du château de Fougères par le duc de Bretagne pour éviter, précisément, qu'un tel événement se reproduise.

va conduire aux victoires françaises de Formigny et Castillon et à la libération de la France de l'emprise anglaise, à l'exception de la ville de Calais. Pour Surienne ensuite, qui essaie de se défendre en affirmant avoir agi en service commandé et renvoie même, pour preuve de sa bonne foi, l'ordre de la Jarretière qu'il avait reçu quelques mois auparavant ; rien n'y fait, et c'est alors que le routier, ayant perdu tous ses biens, se réfugie en Aragon et fait appel à l'aide du roi Alphonse V. Grâce à l'intervention de celui-ci, Surienne peut revenir en France, où il achète Pisy (dans l'Auxerrois), devenant ainsi vassal de Charles VII. Il offre ses services au duc de Bourgogne, combat les Gantois aux côtés du Bâtard de Bourgogne, occupe jusqu'en 1457 la charge de capitaine de Gâvre en Flandres.

Conseiller, chambellan du duc de Bourgogne, en 1452 seigneur de Châtelgérard, il réside toutefois à Pisy. Ainsi a-t-il rétabli sa situation, recevant les rentes et les honneurs qu'autrefois les Anglais lui prodiguaient²⁴.

Il meurt en avril 1462.

Conclusion

Ce panorama quelque peu rapide de la personnalité et de la vie de quelques-uns de ceux qui, Français en Espagne ou Espagnols en France, ont mis à profit la situation de tension guerrière qui caractérise l'Europe du XIV^e siècle pour se lancer dans des aventures personnelles dont le fondement est un désir de progression sociale et d'enrichissement rapide, permet de mettre en évidence quelques caractéristiques communes qui viennent confirmer ce que l'on savait déjà des secteurs les plus dynamiques de l'élite guerrière de cette époque. Tous les personnages auxquels nous nous sommes intéressés sont en effet issus des marges du groupe nobiliaire : bâtards de grands ou petits lignages (Henri de Trastamare, le Bâtard de Béarn), chevaliers d'origine modeste (Bertrand Du Guesclin, Rodrigue de Villandrando) ou même roturiers de très basse extraction (Arnaud Solier). Le seul capital que possèdent ces hommes est constitué par leurs connaissances dans l'art de la guerre et par leur habileté à les mettre en pratique (François de Surienne, dit le Polyorcète), et ce capital, ils sont bien décidés à le faire fructifier. Tous se caractérisent aussi par une absence totale de scrupules et, souvent, de pitié envers leurs proies : les seuls qu'ils respectent sont leurs pairs, même lorsque ceux-ci se trouvent –temporairement- dans le camp adverse. Le résultat de leurs efforts pour intégrer pleinement le groupe nobiliaire est variable : il est évident que les routiers français, qui arrivent en Castille au moment même où la noblesse de ce royaume doit se renouveler à la

²⁴ Régine PERNOUD et Marie-Véronique CLIN, *Jeanne d'Arc*, Paris, Fayard, 2010 [1^e édition : 1986], p. 297.

suite de l'extinction de nombreux lignages parmi les plus prestigieux ont moins de mal à s'intégrer que les routiers espagnols en France : que l'on compare le destin d'Arnaud Solier à celui de François de Surienne, dont les origines sont pourtant plus élevées. Globalement, cependant, on peut dire d'eux ce que Philippe Contamine a écrit de Du Guesclin :

La promotion de Du Guesclin, c'était un peu la revanche du gentilhomme moyen sur le prince ou le grand seigneur²⁵.

À nous, qui sommes hispanistes, cette revanche n'est pas sans rappeler la geste d'un petit qui n'avait pas peur des grands, d'un homme qui a vécu et s'est élevé dans la société à la pointe de l'épée, d'un homme dont le mode de vie est en tout point comparable à celui des routiers, mais qui ne peut recevoir un tel nom dans la mesure où celui-ci n'existait pas encore à son époque, d'un homme qui, en un mot, apparaît une fois de plus comme un précurseur. Le premier des routiers ne fut-il pas, en Castille, ce petit noble de Bivar qui finit sa vie seigneur de Valence –la possibilité de se créer une principauté indépendante demeurait possible dans l'Espagne du XI^e siècle, elle n'est plus qu'un rêve dans l'Europe des XIV^e et XV^e siècles²⁶-, et qui reçut de ses adversaires le surnom glorieux de « Mon seigneur, *Mio Cid* » ?

²⁵ P. CONTAMINE, « Bertrand Du Guesclin... », art. cit., p. 231.

²⁶ Mais on a vu que Du Guesclin a rêvé quelque temps de se créer un royaume chez les Musulmans.